ECHOS DE LA SEMAINE

Le premier accident résultant du système "Skip stop" des trams eut lieu dimanche. E. Sansavagore, un ouvrier, fut mené à l'Hopital de Charité ayant souffert des contusions à la jambe et à la hanche en voulant sauter dans un car qui ne s'arrêtait pas à son enseignure.

Le Dr. Oscar Dowing a ordonné que l'on tienne dans toutes les paroisses un registre des naissances et des morts.

Georges Nungesser fut tué d'un coup de pistolet à l'épaule gauche par Otto Schewen qui trouva Nungesser dans sa cuisine causant avec sa femme et l'accusa d'être en trop bons termes avec elle. Schewen fut arrêté.

En trente-six heures il y eut deux morts causés par des accidents à l'épine dorsale. Fred Strasser et Leslie Strasser se firent du mal en plongeant dans de l'eau qui n'était pas assez profonde.

Un verre de bière à Chicago se vend dix sous. Aussi beaucoup de cafés vont fermer leurs portes. "Hinky Dink" un des plus vieux cafés de Chicago sera transformé en confiserie où l'on vendra des glaces.

John Early, un déserteur s'échappa encore de Washington, où il était retenu dans un camp de déserteurs. Une autre fois il s'était évadé et réussit à passer plusieurs jours dans un hôtel avant qu'on puisse le découvrir.

Une jeune négresse, nommée Zoe Burke, accusée d'avoir volé une bague avec un diamant évalué à $200 l'avala. La négresse a été arrêtée et mise en prison.

Mme. Elisabeth Geissenheimer en allumant son feu y versa de l'huile et mit le feu à ses vêtements. Elle eut la poitrine et les bras brûlés et fut envoyée à l'Hôpital de Charité.

Mme. Lowe, la victime de Besumer mourut à l'Hôpital de Charité de la suite de ses blessures. On lui avait fait une opération pour lui enlever un éclat du crâne qui lui pressait sur le cerveau, mais on ne put lui sauver la vie. Besumer qui était toujours en prison a été accusé du meurtre de Mme. Lowe.

Les Français ont nommé la 32 ème Division Américaine Ses Terribles. Sans doute parce qu'elle a contribué à rendre les Allemands misérables.

Douze jeunes filles périrent dans un feu qui eut lieu dans une manufacture de boutons à Newark, N. J.

La résidence de Mme. Jules Aldigé, rue Esplanade prit feu mercredi dernier. Mme. Aldigé fut réveillée par la fumée qui remplit sa chambre. L'incendie a occasionné une perte de plus de $5,000 à Mme. Aldigé.

Le Cardinal Farley, archevêque de New York mourut à New York mercredi, le 18 septembre. Le cardinal âgé de 76 ans, ses funérailles eurent lieu jeudi de la Cathédrale St. Patrick.

Quatre jeunes gens employés à démolir une vieille bâtisse rue Soniat furent blessés quand la bâtisse s'écroula. Sam Ramano, John Hicks, Frank Micalone, Nicholas Conrad sont les noms des jeunes gens. Ils furent tous envoyés à l'Hôpital où l'on vit que leurs blessures n'étaient pas sérieuses.

Mme. Harry Brown, de Houston, Texas mourut subitement au La Charles après avoir fait ses adieux à sa mère Mme. Charping qui devait être enterrée dans quelques instants.

Bureau de Santé

Mariages, Naissances et Décès, Inscrits en ce Bureau pendant la Semaine

LES ALLEMANDS SONT AUSSI COUPABLES QUE LE KAISER

True translation filed with the Postmaster, at New Orleans, La., on Saturday, Sept. 24, 1918, as required by Act of October 6, 1917.

ECHO DE L'OUEST.

Devant l'ignominie des crimes qui furent commis au commencement de la monstrueuse guerre déchaînée par le Kaiser et les Hoperceaux prussiens, nous avons écrit, un jour, que le moment viendrait où ces crimes apparaîtraient si horribles, que la conscience des peuples se révolterait et que le nom allemand serait abhorré sur la terre.

Nous ne nous sommes pas trompés. La guerre n'est pas finie, que tout ce qui est allemand est réprouvé et ceux qui portent des noms allemands demandent aux tribunaux de les changer, afin de ne pas être pris pour des Boches.

Voilà où on sont arrivés ceux qui voulaient voir l'Allemagne dominer sur la terre; ils font exécrer, de telle sorte, qu'il faudra des générations pour que ce peuple n'ait plus à souffrir du stigmate qui restera attaché à son nom une fois cette horrible guerre finie.

Le peuple allemand aurait pu éviter cette malédiction qui va tomber sur sa tête, si aussi bien à l'étranger que chez lui, il avait protesté contre la politique monstrueuse de son kaiser.

Au lieu de désapprouver les actions criminelles de celui qui les servi de ses sujets pour accomplir ses forfaits, les Allemands ont approuvé et même défendu, de sorte que l'on ne peut pas faire de différence entre ceux qui ont commandé le crime et ceux qui l'ont exécuté.

Nous devons tous les classer au même rang et quand l'heure sera venue, il nous faudra crier: "malheur aux vaincus!"

Les peuples alliés auraient été ingrats d'agir autrement que ce pays qui avait été forcé de faire la guerre et que de tous les côtés on Allemagne les crimes se produisaient, que le gouvernement du kaiser était en péril, qu'à l'étranger des mass-meetings étaient tenus pour montrer aux Alliés que le peuple allemand n'approuvait pas le gouvernement autocrate du kaiser.

Rien de cela ne se produisit. Une obéissance passive secunde être le mot d'ordre de tout ce qui est allemand. Nous avons vu des Français attenter à la vie de Napoléon Ier, nous avons vu des émeutes avoir lieu en France pour protester contre l'esprit guerrier de Napoléon, mais rien de pareil ne s'est passé en Allemagne, quoique les crimes du kaiser soient des milliers de fois plus horribles que ceux reprochés à Napoléon Ier.

Aussi, malgré les nombreuses guerres de ce dernier, jamais les Français n'ont eu à courber la tête, bien au contraire, ils la tenaient très haute, ils avaient toujours combattu pour la Liberté, car Waterloo fut le triomphe de la réaction européenne contre cette liberté.

LEON L. REY.

LE REVANCHE DE 1870-71

True translation filed with the Postmaster, at New Orleans, La., on Saturday, Sept. 24, 1918, as required by Act of October 6, 1917

ECHO DE L'OUEST.

La prise de Noyon et de Bapaume qui précède celle de Péronne et de St. Quentin, nous rappelle la belle défense du général Faidherbe à la tête des Mobiles de l'armée du Nord en 1870. Victoire, qui avec celle du général Chanzi sur la Loire, nous sauvèrent un jour pendant l'année terrible, l'espoir de voir nos armées victorieuses.

Hélas! tous ces efforts sublimes furent faits en pure perte; la France en 1870 devait succomber. L'héroïsme de ses enfants ne servit qu'à sauver l'honneur, et jamais la France ne fut aussi grande qu'après la guerre de 1870.

C'est de ce moment que date son relèvement, ce qui nous a permis de regarder en face le monstre allemand quand, en 1914, il nous sauta à la gorge, pour tenter de nous terrasser.

Nos poilus d'aujourd'hui sont les fils des Mobiles du général Faidherbe et du général Cranzi. Un certain nombre d'entre eux ont mordu la poussière, mais ils ont vengé leurs pères, et ce que ceux-ci n'ont pu faire, les fils l'ont fait avec l'aide de nos Alliés qui ont se compte, la faute qu'ils avaient commise en 1870 en laissant écraser la France.

Hindenbourg n'aura pas la gloire de Mac-Mahon et Guillaume II n'aura pas celle de Guillaume Ier et celle de Bismarck. Ils ne seront pas victorieux comme en 1870, car ils n'ont que la défaite en perspective.

Demain les fils et les petits-fils des héros de Bapaume, de Péronne, de Pont-Noyelle et de St. Quentin, auront l'insigne honneur de repousser les hordes germaniques au-delà du Rhin, car, plus heureux que leurs pères, ils obtiennent mener la France à la victoire.

Faidherbe et Chanzi dont Foch et Pétain sont les dignes émules s'ils ne nous donnèrent pas la victoire, nous, la firent tout au moins entrevoir, et nous donnèrent l'espoir de voir la France, dans un avenir prochain se ressaisir de l'état de défaillance où un gouvernement néfaste l'avait faite tomber.

Ce moment est arrivé, la France aujourd'hui, avec l'aide des Alliés n'a plus rien à craindre de son ennemi vaincu et rendre ce qu'il avait pris par la force en 1871.

Cette victoire, nous la devons aux Français de 1870. S'ils ne purent pas sauver la France, ils sauvèrent son honneur. Gloire à eux.

LEON L. REY.

PRINTEMPS

LE PETIT JOURNAL.

C'est une salle d'hôpital haute et blanche, sans rideaux. Dans des lits de fer dégingandés s'immobilisent quelques grands blessés, cuivrés figures jaunes sous les pansements, bouches sèches entr'ouvertes pour une respiration pénible ou pour une plainte inlassablement répétée. Une fade odeur de tisane d'orties et de fièvre alourdit l'air moite. D'une pendule ronde, à la paroi, compte de sa patte noire d'insecte les minutes qui passent.

Une infirmière est là, si souple en ses mouvements, si légère en sa démarche qu'elle ne trouble ni le silence, ni, semblet-il l'immobilité.

Un fond de la salle un messé l'appelle:

— Mademoiselle... pardon... c'est pour mon oreiller... pour le retourner. La... merci, pardon de vous déranger continuellement, mais je suis encore si faible.....

Il est pâle et maigre sous sa barbe naissante; ses yeux brillent de fièvre au fond des orbites creusées.

— Vous savez, mademoiselle, je vais bien mieux.

— Croyez-vous que je pourrai bientôt commencer à marcher? J'en ai assez de ce lit d'où lui qui me rend si pâle.

Il revient de loin celui-là, des mystérieuses régions qui ne sont plus de la vie et pas encore de la mort. Une balle lui a traversé le poumon et des éclats multiples ont fouillé sa chair. Sur sa feuille de température où la courbe noire est montée en aiguille perfide pour descendre ensuite en des bas-fonds angoissants, son nom calligraphié s'étale: William Beyle, soushelbement au... cuirassier à pied.

Il a fermé les yeux et l'infirmière l'enveloppe d'un regard plein de tendre sollicitude, songeant à toute la peine qu'elle s'est donnée pour le reprendre à la mort qui l'entraînait. Elle ignore tout de lui d'ailleurs. Qui est-il? A-t-il une famille? Personne jamais n'est venu le voir. Jamais n'a reçu de lettres...

— On parlait vous étiez encore là... j'ai senti votre regard sur moi, comme on sent le soleil malgré que l'on ferme les paupières... mais j'ai honte de moi, je dois être affreux, pas rasé, avec mon teint de cadavre.

— Non, vous n'êtes pas affreux, ne faites pas de phrases et restez bien tranquille. Vous n'êtes pas affreux, mais vous n'êtes pas encore assez beau pour que je sois tout à fait contente de vous. Je vous veux des joues plus colorées, des lèvres plus fraîches, des yeux moins lamentables.

— Moi, si vieux vous voudriez que je me pare de toutes les grâces enfantines; non, j'ai été trop touchée.

— Bon, ça va recommencer ces bêtises là. Tenez, moi aussi je vais vous faire des phrases: regardez le parc, il est tout pâle et tremblant, les arbres ressemblent à des mains de squelette, les herbes séchées par le froid sont comme une barbe inculte à la peau fine du gazon. Et dans un mois à peine, ce vieux parc transi, fané, frippé, grelottant, sera jeune et beau, vigoureux et propre. Et je veux que vous fassiez comme lui, je vous aiderai, vous êtes mon oeuvre et je veux être fière vous, vous aider à secouer ce qui reste renaître... moralement aussi: mais j'étais mort, et vous m'avez fait revivre à vos jeunes pâles, à vos mains glacées.

— C'est vrai, je vous dois la vie.

— Ne protestez pas, vous le savez bien quoique vous ignoriez probablement tout de moi. J'avais une famille, je n'étais avant la guerre qu'un célibataire fané, désabusé. Je n'aimais que deux êtres dans la vie tendrement...

— Non ne me le filles pas, je suis votre chevalier, printemps, et le chevalier printemps de cette année ne veut pas connaître celui de l'année passée. Laissez-moi croire, tant que vous serez ici, tant que vous aurez besoin de moi pour guérir... laissez-moi croire que je suis tout votre famille. C'est trop vous demander?

Un mois a passé, lentement écoulé à la filière des heures. Le blessé commence à marcher, ses joues rasées font une croûte moins accentuée sous ses pommettes moins pâles. Le printemps, habillé de neuf, frémit de toutes ses petites feuilles au vent léger qui entre par la fenêtre ouverte.

— Mademoiselle, j'ai reçu des nouvelles de ma famille.

— Ah?

— Oui... je ne vous ai pas dit, j'ai une famille, très séduite, que j'aime et qui m'aime, que j'aimais exclusivement jusqu'à ce que.

Il est assis au rebord de la fenêtre; elle brode dans un fauteuil et détaille d'un regard le profil énergique et régulier dont le soleil avive les traits droits. Ils se taisent un instant, sentant obscurément qu'une minute décisive va passer, avec l'impression tous deux de jouer une scène dont ils voudraient n'être que les spectateurs attentifs au dénoûment tout proche.

— Vous voulez décidément me le dire... Je m'étais si bien faite à cette idée que vous n'aviez que moi...

— Oh ne dites plus rien, ne dites plus rien, vous êtes exquise, vous êtes bien plus pour moi que tout ce que vous pouvez imaginer. Ecoutez, laissez-moi vous parler tout bas, laissez-moi respirer ce parfum qui monte de votre nuque adorablement penchée. Non, ne protestez pas, laissez-moi dire, ma petite maman chérie.... Oui, j'ai reçu de vous en même temps que cadeau merveilleux, la vie, la bonne manière de s'en servir. Et je vous dois si me semble mes premières joies d'enfant qui découvre le monde, la révélation immense d'une âme qui ouvre ses trésors à ma compréhension naissante. Moi, seul au monde? Non, je vous ai, et je vous garde. Moi sceptique? Non enthousiaste. Vieux? J'ai l'illusion, est-ce le printemps qui joue dans vos cheveux, est-ce l'ambre de votre nuque semblable à la nuque dorée des petits enfants, l'illusion de redevenir près de vous un tout petit... Ne me faites pas mon premier chagrin, confiez-moi votre main fragile si maltraitée par les affreux médicaments, et dites-moi que vous voulez bien partir avec moi, comme dans les contes puérils d'autrefois: il était une fois deux enfants bien sages...

— Et qui s'aimaient fort... fort..

— Oui. Mais... votre famille?

— Ma famille! vous l'aimerez, vous verrez, je suis sûr que vous l'aimerez, elle vient ce matin me voir. Vous l'admirerez parce que c'est une belle famille.

Le printemps dans le parc étale fièrement l'alignement de ses plates-bandes fleuries, les bouquets de ses vergers en fleurs. Un marronnier allonge vers les fenêtres ses bras chargés de bourgeons luisants. Les arbres sont ivres un peu de l'air capiteux de cette matinée et balancent peureusement toutes leurs petites feuilles.

— Tenez, regardez au bout de l'allée voici ma famille voici les deux seuls êtres qui m'ont aimé tendrement fidèlement. J'ai voulu qu'on me les amenât. Voici ma maman Hama, la fille du désert, voyez comme elle secoue la tête et porte noblement sa queue soyeuse; et voici mon chiendroy qui semble avec ses longs poils de laine un gros joujou très perfectionné. C'est grâce à ces deux êtres-là ma chérie que je vis et que je vous aime. J'ai appris d'eux la simplicité du coeur et la pureté des sentiments. Dans leurs nous yeux j'ai trouvé le remède à tant de rancoeurs, j'ai trouvé, je vous assure, le courage de vivre, j'ai lu des reproches quelquefois et des élans de tendresse. Le reste, de vils relents n'est-ce pas, ce ne sont que deux bêtes, mais j'ai trop connu les hommes pour ne pas leur préférer ces deux amis.

Mon ami, mon grand ami, oui, je les aimerai vos deux compagnons parce qu'ils vous aiment. Venez, prenez mon bras et allons leur demander s'ils veulent de moi...

Venu du fond du parc, venu du fond du monde un souffle printanier passa, imprégné de parfums grandes, imprégné de jeunesse, imprégné de joie.

CHARLES EDOUARD.

LE KAISER RÊVERE LES CONQUERANTS IMPITOYABLES

Dans leur diabolique envie de gouverner le monde il n'est jamais venu dans l'esprit des Prussiens d'acquérir de l'influence en aidant les autres. C'est toujours l'épée du conquérant qui en appelle au Kaiser. Ceci n'est pas un propos oisif, c'est basé sur des faits avoués par le Kaiser lui même qui se vante ainsi:

"Dès mon enfance j'ai été influencé par cinq hommes... Alexandre le Grand, Jules César, Théodore II, le Grand Frédéric et Napoléon. Chacun de ces hommes a rêvé un empire mondial. J'ai rêvé un empire mondial allemand, et par la force des armes je l'aurai."

Chacun de ces parazons du pouvoir, que Guillaume II porte dans son coeur, avait comme seul but dans la vie, sa propre élévation au dépens de l'humanité et leur attitude en vers la justicé et la loi morale est la même que celle des chefs allemands d'aujourd'hui comme le Prince Von Buelow l'a si honteusement admis dansun discours au Reichstag, au mois de décembre en 1900. Il dit: "Je ne ressens aucun embarras en disant publiquement ici, que pour l'Allemagne la justicé le droit ne seront jamais des considérations qui l'arrêteront."

DANS LE BOIS DE CORBI

ON A DECOUVERT LES FONDATIONS D'UNE BERTHA.

True translation filed with the Postmaster, at New Orleans, La., on Saturday, Sept. 24, 1918, as required by Act of October 6, 1917.

Les soldats français ont trouvé l'emplacement du dernier gros canon dont les Allemands se servaient pour bombarder Paris. La nouvelle officielle est parvenue en France le 18 septembre.

Dans le bois de Corbi, dans le voisinage de Beaumont et de Cutigny plateforme de la dernière Bertha placée pour bombarder Paris a été trouvée. Le canon ne cessa rément a été enlevé. Il y a place pour deux canons, le véritable et l'autre un camouflage. Les deux plateformes sont pareilles: L'emplacement consiste en une fosse division en trois parties, douze mètres de longueur sur deux mètres de largeur. Le véritable canon ne semble pas avoir été touché par nos aviateurs, mais l'autre, le camouflage porte les marques de nos bombes.

PRESQUE AVEUGLE DE VERTIGES

Cette dame de la Virginie nous parle de ses terribles douleurs dans le dos, entièrement soulagées par Cardui.

Norton, Va. Madame E. S. Clouse, de cette localité, écrit: Apeu près en 1901. J'étais en mauvaise santé. Il y avait un an que je m'étais mariée. Je fis chercher le Dr. —de— qui me soigna, me donna des médicaments qui ne me firent aucunbien. Je souffris le martyre pendant à peu près 4 mois, et sentis qu'il me fallait du soulagement car je me sentais si malade que je pouvais à peine sortir du lit pendant tout ce temps.

Je ne pouvais à peine marcher, chaque pas m'était pénible. J'étais presque aveugle de vertiges. J'avais des douleurs terribles dans le dos, et d'autres douleurs... J'ai lu apropos du Cardui dans le "Birthday Almanac" et mesamies me pressèrent de le prendre... Je me servis d'une bouteille avec de si heureux résultats que je repris espoir de guérir. Après avoir pris 2 ou 3 bouteilles, je me sentis tellement mieux qu'il puis me lever et recommencer mon ouvrage. Le mieux se maintint et après 3 ou 4 bouteilles je fus entièrement guérie et je suis parfaite. Depuis sept ans je suis en parfaite santé, et mon ouvrage n'est un plaisir.

Essayez le Cardui; le tonique des femmes, pour vos désordres. Il est sûr, efficace et a fait ses preuves. Il se vend chez tous les pharmaciens.

Adv.

ALFRED WELLBORN

Assurances personnelles contre l'Incendie, sur les accidents et sur la santé, glaces, automobiles, ascenseurs, camions. Responsabilité des patrons et compensation des ouvriers. Responsabilité publique en général.
Bons de Fidelité et de Sûreté
611 RUE COMMUNE.

PROTECT YOURSELF

Many homes are saved and paid for because the wife realizes the necessity of laying a side part of the family income against the day of need. Nothing will protect you from the storm of adversity like a

SAVINGS ACCOUNT

Whitney-Central Trust and Savings Bank

St. Charles and Gravier Sts. 8132 Oak St.
Chartres and Iberville Sts. Dauphine and Piety Sts.

In the Morning
on arising, take a glass of water, made sparkling and refreshing with
"ENO'S FRUIT SALT"
A before-breakfast - bracer that promotes appetite and digestion, clears the head, stimulates the liver and has the desired effect on the bowels. It acts naturally, never causing griping or discomfort. Pleasant to take—safe for children and invalids. Used in the morning, is starts the day right.
Sold by all Druggists
Prepared only by J. C. ENO, Ltd., London, S. E., England
Beware of imitations. Our Trade Mark is registered.

Matière à réflexion--
"Jackson" est une bière pour les hommes de tête aussi bien que pour les artisans bipazés. Elle assiste votre cerveau fatigué et fortifie vos nerfs. Ces avantages sont produits par des éléments toniques contenus dans les meilleurs ingrédients.
"Essayez un stein à l'enseigne Jackson."
JACKSON BREWING CO.

J'ai été soulagée d'un catarrhe du à la Grippe grâce au

Mme Laura Berberick, âgée de 69 ans de 1205. Aveune Willow: Hoboken, N. J. écrit:

PERUNA

"Il y a quatre ans j'ai eu une attaque sévère de Grippe. Après je fus convaincue par des encouragements élogieuses dans la presse et après la fête et l'on me dit que j'avais un Catarrhe. J'ai pris des remèdes mais sans aucun résultat. Tous les hivers j'avais la fièvre je tousse quatre fois. Grippe, et l'hiver de m'en la suite. Le catarrhe devint pire je ne pouvais que coucher sur le dos à la nuit. J'étais tourmentée par les mucuseuses, des douleurs dans mon dos et un terrible mal de tête, et je n'avais plus de sang.

Je me procurai un calendrier de Peruna en langue Danoise, mes lanceur maternelle et ... tous les hommes âgés et puis jachetai une bouteille de Peruna. Aujourd'hui je puis dire avec raison que le Peruna m'a fait un grand bien. Il m'a donné du sang et des forces. Je puis me coucher et dormir sans crampes, de n'ai plus de douleurs, de maux de tête ni de douleurs dans le dos et de bourdonnements dans la tête. J'ai engraissé de trois livres, ce qui est bien à montrer. J'aurai soixante-neuf ans février prochain et je me sers du Peruna depuis que j'ai commencé en Février. Je me sens gaie et heureuse, grace au Peruna. Il sera toujours chez moi et je le recommande à ceux qui en auront besoin.

En liquide ou en pastilles ..... On trouve partout.

Consulat Général de France
507 RUE IBERVILLE.
(Ouvert de 9 heures à 3 heures. Samedi de 9 heures à Midi)

Le Consul Général à l'honneur de porter à la connaissance des personnes dont les noms suivent, qu'ayant d'importantes communications à leur faire, il leur serait reconnaissant de se présenter en personne au Consulat Général, ou de lui envoyer leur adresse par la poste:

LABORDE, Anselin,
VELLET, Claude Antoine.

FIGALLO'S
52 YEARS LIFE
Best Italian Restaurant in City
722 IBERVILLE ST.
Anthony Guiffria, Prop